

rection de l'Empire le laissa indifférent ; la République de M. Thiers ne lui sembla pas plus honnête que celle de ses devanciers, ou celle de ses successeurs. Les malheurs et la détresse de la France seuls le touchèrent.

De mœurs tranquilles et pures, très réglé dans ses habitudes, il consacrait au travail la plus grande partie de son temps.

A un caractère doux et conciliant, il alliait une grande fermeté d'esprit et de sentiments. *Il faut, disait-il, être indulgent pour les personnes, mais inflexible sur les principes.* Ce fut la règle et l'honneur de sa vie. La modestie a été sa vertu dominante ; il la pratiquait en tout et envers tous. Il indiquait ou développait ses idées, mais sans chercher à les imposer, par des arguments trop vifs, ou une parole trop éclatante. *Médiocrité en tout*, était sa devise. Il pouvait se la permettre.

Digne héritier des ancêtres qui avaient élevé la famille à la noblesse et aux charges les plus honorables, s'il évita de se mettre en évidence, s'il ne laissa pas l'ambition troubler son honorable quiétude et sa grande simplicité naturelle, il ne s'en appliqua pas moins, par la dignité de sa vie et par la pratique constante de l'honneur et de la religion, à maintenir et à accroître la considération de la race dont il était le représentant. Il n'a point failli aux traditions de ses prédécesseurs, et les siens trouveront, dans l'expression de sa vie, les leçons transmises par leurs aïeux et un modèle de plus à respecter et à suivre.

La vieillesse avait été longtemps clémente pour Morel de Voleine ; elle avait ménagé ses chocs à ce corps vigoureux, et épargné cet esprit souple et alerte. Cependant, au cours de l'année 1893, ses forces s'affaiblirent, et la fin prématurée d'une fille chérie lui porta un coup fatal. Les soins